

28^{ème} Dimanche du Temps Ordinaire – Hauterive – 15 octobre 2017

Lectures : Isaïe 25,6-10a ; Philippiens 4,12-14.19-20 ; Matthieu 22,1-14

« Le Seigneur de l'univers préparera pour tous les peuples, sur sa montagne, un festin de viandes grasses et de vins capiteux, un festin de viandes succulentes et de vins décantés. »

Si on entendait ce menu un peu plus tard dans la matinée, on en aurait l'eau à la bouche. Avec ces images, le prophète Isaïe stimule en nous une expérience symbolique de ce que devrait être notre relation au Royaume de Dieu, à la vie éternelle que Dieu prépare pour nous. Il ne joue pas d'ailleurs seulement sur le registre de la gourmandise mais aussi sur celui, bien plus profond et sensible, de notre besoin de consolation : « Sur cette montagne, il fera disparaître le voile de deuil qui enveloppe tous les peuples et le linceul qui couvre toutes les nations. (...) Le Seigneur Dieu essuiera les larmes sur tous les visages ».

Mais que signifie tout cela pour nous ? Une chose au fond très simple, mais qui ne va pas de soi : que nous sommes des êtres de désir, que le désir est l'énergie qui depuis notre cœur, notre esprit et même notre corps est tendue vers une satisfaction, vers une plénitude. Isaïe nous rappelle que ce qui nous lie à Dieu et à son Royaume est un désir global, de tout notre être, du profond du cœur au sommet de l'esprit, en passant aussi par l'appétit de notre estomac. Le désir est comme un pont qui nous relie avec le Dieu qui est tout notre bonheur et avec le Royaume éternel où Dieu veut satisfaire toutes nos aspirations.

Le désir est ce pont. Il faudrait plutôt dire : *serait* ce pont. Il est un pont qu'on peut jeter ou non. C'est comme ces ponts levis des châteaux du Moyen Âge : il faut choisir si on veut ou pas les jeter pour créer une communication avec les autres, pour les laisser entrer ou pour sortir nous-mêmes vers eux.

Le désir de Dieu est en nous ; il est en nous par nature, par création. Mais nous l'oublions, nous oublions de désirer Dieu et ce qui nous vient de Lui. Nous passons notre journée et toute notre vie à désirer continuellement quelque chose, à avoir toujours besoin de quelque chose, mais nous oublions de désirer Dieu.

Cette distraction de notre désir est une conséquence du péché originel, et au fond elle est en soi le péché originel, car c'est en désirant le fruit interdit plus que Dieu que Adam et Eve ont commis le premier péché. Et il ne s'agit pas d'une distraction anodine, sans importance, comme lorsque nous oublions d'éteindre une lumière, car oublier de désirer Dieu c'est oublier de L'aimer. Et oublier d'aimer Dieu, c'est oublier ce pour quoi nous sommes créés, et donc tout le sens de notre cœur, de notre vie, et le sens de la vie des autres. C'est un oubli qui met tout en désordre, surtout les relations humaines, même avec les personnes les plus chères. Je ne peux pas aimer correctement quelqu'un si j'oublie le sens ultime de sa vie, et le sens de la mienne.

Nous comprenons alors que, si Dieu est venu nous sauver, c'est par cela qu'Il a dû commencer. Il est venu sauver notre désir de Lui. Il est venu nous libérer de l'oubli de L'aimer.

Comment ? Jésus nous l'explique dans la parabole de l'Évangile de ce Dimanche. Dieu vient réveiller notre désir de Lui par une **invitation**, par un appel qui nous invite à participer à une fête avec Lui, la plus belle fête qu'un roi puisse offrir : celle pour les noces de son fils. Les noces de son fils, c'est d'abord une fête pour le roi lui-même. Dieu nous invite à Sa fête, Il nous ouvre l'espace de sa propre joie, sa propre joie de Dieu et Père, la joie de sa fécondité de Père qui se transmet en son Fils et par son Fils. Dieu nous invite à la joie d'une fête trinitaire, de la fête éternelle de la Communion trinitaire.

Chaque invitation s'adresse à un désir de rencontre, de communion, de joie. L'invitation appelle le désir, attire le désir vers sa satisfaction. Le roi de la parabole lui aussi, comme Isaïe, ne dédaigne pas l'attraction d'un bon repas : « Voilà : j'ai préparé mon banquet, mes bœufs et mes bêtes grasses sont égorgés ; tout est prêt : venez à la noce ! ». Mais c'est à la joie avec lui et son fils qu'il appelle.

On éprouve presque un sentiment de compassion envers ce roi qui doit prier ses sujets pour qu'ils daignent répondre à son invitation. Inviter, en effet, n'est pas un ordre, n'est pas une contrainte. C'est une position de faiblesse, de pauvreté. Inviter, c'est mendier, mendier la présence de l'autre, de l'ami. Celui qui invite est à la merci des invités. Ils peuvent venir ; ils peuvent refuser. Dieu nous désire, mais Il n'a aucun pouvoir sur notre désir.

Mais la parabole nous révèle aussi que Dieu ne renonce pas à *Son* désir. Il envoie d'autres serviteurs renouveler son invitation, et lorsque les premiers refusent, Il élargit son invitation à tous, bons et mauvais, jusqu'à remplir la salle. Certes, tous ces derniers invités occasionnels ne désiraient peut-être pas participer aux noces, mais au moins, ils se laissent attirer par le désir de Dieu de partager sa fête avec tous. Même si notre désir est faible et confus, ce qui importe est de nous laisser inviter par Dieu, de répondre à son invitation. Car alors, c'est le désir de Dieu qui nous emporte là où notre désir était impuissant à aller. Nous laisser inviter par Dieu restaure notre désir, ranime notre désir. C'est Dieu qui nous désire, c'est Dieu qui nous aime, qui jette vers nous le pont levis pour aller vers Lui, et cela est sa grande miséricorde.

Alors la grande responsabilité qui nous reste est celle de nous laisser inviter par Dieu, de ne pas nous distraire de l'invitation de Dieu à vivre la fête de sa joie pour son Fils, la joie de sa Communion trinitaire. La parabole nous met en garde : nous pouvons négliger cette invitation de Dieu pour aller « l'un à son champ, l'autre à son commerce », pour nous occuper de nos affaires temporelles plus que de Dieu.

L'invitation de Dieu ne nous soustrait pas à nos responsabilités humaines, à notre travail, à notre famille, aux pauvres qui nous entourent. Mais nous risquons toujours de vivre nos responsabilités humaines comme une alternative à notre responsabilité envers l'appel de Dieu. Alors que l'invitation de Dieu à vivre en communion avec Lui, à satisfaire en Lui le désir profond de notre cœur, est ce qui donne son vrai sens également à nos responsabilités humaines, à notre champ, à notre commerce, à notre famille, à tout ce que nous vivons.

Un bel exemple de cette maturité humaine et spirituelle qui permet à l'appel de Dieu de donner son sens à toute notre vie est le témoignage que saint Paul donne aux Philippiens, que nous avons entendu dans la deuxième lecture : « Frères, je sais vivre de peu, je sais aussi être dans l'abondance. J'ai été formé à tout et pour tout : à être rassasié et à souffrir la faim, à être dans l'abondance et dans les privations. Je peux tout en celui qui me donne la force. (...) Et mon Dieu comblera tous vos besoins selon sa richesse, magnifiquement, dans le Christ Jésus. Gloire à Dieu notre Père pour les siècles des siècles. »

Qui de nous ne désire pas vivre avec cette plénitude de sens chaque circonstance bonne ou mauvaise de sa vie ? Paul vit ainsi, non parce qu'il serait plus fort et plus intelligent que nous, mais parce qu'il a fait l'expérience que Dieu seul, dans le Christ Jésus, peut nous donner cette plénitude. Alors sa vie se remplit de louange, de gratitude, car rien n'est plus beau et heureux pour l'être humain que de vivre chaque instant présent avec un souffle d'éternité.

*Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist*